

L’iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LES RAPACES NOCTURNES

I. — LES RAPACES

Les rapaces diurnes ont toujours joui, dans le symbolisme sacré ou profane, d’une enviable réputation : le faucon, l’épervier, l’émerillon, le gerfaut, l’autour, sans parler de l’aigle, sont des oiseaux nobles que le chevalier posait sur son blason et que seigneurs et châtelaines portaient sur le poing pour la chasse et la parade : nous les voyons ainsi sur leurs sceaux ; le populaire, de son côté, n’a jamais eu que des admirations pour l’élégance et la célérité de leur vol et pour la fière beauté de leurs attitudes quand ils sont au repos : c’est que, s’ils sont des oiseaux du carnage, ils combattent franchement et sous la claire lumière du grand soleil de Dieu !

Sinistres noctambules, les hiboux, surtout, aux cris lugubres, passent pour véhiculer dans l’ombre les plus funestes présages, et, pour traîner après eux les plus désespérantes malédictions, ils sont des « oiseaux de malheur ».

En quelques provinces de France, tout au moins, une seule espèce de nocturnes jouit, dans le peuple des campagnes, d’un peu de sympathie, c’est la petite chouette hulotte dont le cri plaintif et doux n’est point effrayant : de lui vient le mot chouette, qui étymologiquement veut dire « petite choue ». La hulotte, d’un arbre à l’autre, accompagne volontiers le voyageur attardé, et confie souvent aux faîtages de nos maisons sa vie et celle de sa couvée. C’est à elle, croit-on, qu’allait la préférence des peuples de l’antiquité, notamment des Grecs qui distinguaient surtout trois nocturnes : la chouette, *glaucos*, compagne de Minerve, appelée elle-même Glaucopis[1], du nom de son oiseau favori ; le hibou, *buas* ; et l’orfraie, *féné* ; souvent, ils désignaient aussi la chouette sous le nom de *nyctimène*, « celle qui demeure dans la nuit », et les autres nocturnes sous celui plus générique de *nycticorax*, « corbeau de nuit ».

I — LA CHOUETTE ET LES NOCTURNES CHEZ LES ANCIENS.

Il semble que le symbolisme de la Chouette, comme celui du Cygne, nous est venu des premiers peuples de l’extrême septentrion.

Alors que le Cygne y fut, dans le lointain des âges, l’emblème du foyer de la lumière diurne, la Chouette, au contraire, aurait symbolisé l’épaisseur mystérieuse

---

[1] Cf. Hippeau, *Le Bestiaire divin de Guillaume de Normandie*, p. 98.

de la ténèbre nocturne. C'est encore le sens que reconnaissent les Lapons et les autres peuples des régions boréennes aux jolies chouettes de leur pays qu'ils regardent comme les blancs génies des nuits, car le plumage de ces oiseaux, à part quelques mouchetures d'un roux bien pâle, est presque aussi neigeux que celui du cygne[1] (Fig. I).



Fig. — La chouette blanche des régions hyperboréennes d'Europe et d'Asie.
D'après reproduction photographique, in *L'Aventure*, V. (juil. 1927).

Et la Chouette symbolique paraît bien avoir suivi la même marche descendante du pôle vers l'Europe méridionale que le Cygne, et aussi que l'ambre, substance qui est également chargée de sens mystérieux.

Nous trouvons les plus anciennes images religieuses ou talismaniques de la Chouette dans les provinces de la Russie d'Europe et de l'Asie qui s'étendent parallèlement à la chaîne de l'Oural, jusqu'en Asie Mineure, en Hellade, et, par l'Égypte, jusqu'en Afrique.

Je figure ici une chouette préhistorique en bronze provenant de la région ouralienne d'Oufa, de la collection Nikolas Touguenieff, et une autre, également en bronze, des sépultures tschoudes de Sapljassa, sur le versant occidental de l'Oural, également ; cette dernière porte sur sa poitrine un masque humain à pourtour cordiforme[2] (Fig. Il et III).



Fig. II. — Chouette en bronze de la région d'Oufa (Russie).
Collection Touguenieff. Époque préhistorique.

[1] Cf. *L'Aventure*, V (juillet 1927).
[2] V. Ch. de Linas, *Origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, in *Rev. de l'Art Chrét*. t. XXIII, p. 454.



Fig. III. — Chouette en bronze de Sapljassa (Russie).
D'après M. de Linas, *op. cit*. Époque préhistorique.

En Grèce, aux temps mycéniens, les plus anciennes représentations de la déesse Athéna — la Minerve des Latins — la montrent avec un corps de femme et un visage de chouette[1]. Une variante de cette idole égéenne, de même époque qu'elle, a été trouvée plusieurs fois en Abyssinie, avec cette particularité que le personnage est représenté avec ou sans bouche[2].

En remontant en Grèce, nous y trouvons sur de nombreuses monnaies de la plus belle époque, l'oiseau d'Athéna (Fig. IV) ; ces pièces se nommaient du nom de la chouette qu'elles portaient, *Glaus*. Vraisemblablement, peut-on chercher dans l'origine grecque de nos villes méridionales, Massilia, Antipolis et Niké (Marseille, Antibes et Nice), le point de départ de ces flambeaux provençaux en terre cuite qui se terminent en tête de chouette ; forme traditionnelle qui ravit Pierre Loti, aux célèbres poteries de Vallauris, près Cannes[3].



Fig. IV — Monnaie archaïque d'Athènes.
Cf. A. Jardé, *La Grèce antique et la vie grecque*, p. 240, fig. 84.

Les peuples d'origine aryenne, dit M. de Cessac, ont eu presque tous en faveur « la femme à tête de chouette, et ce symbole religieux fut transporté partout avec elle par cette antique race[4] ».

[1] Cf. Schliemann, *Mycènes*, *I. Fouilles à Thyrinthe*, p. 64, fig. II, et p. 74.
[2] Cf. Edm. Pothar, *Les découvertes d'un Français en Abyssinie*, in *L'Illustration*, avril 1927, p. 381.
[3] Voir P. Loti, *Mon frère Yves*, XCVI, éd. Calmann-Lévy, p. 394.
[4] P. de Cessac, *L'ambre en France aux temps préhistoriques*, in *Bulletin Monumental*, 1874, p. 365. — Cf. aussi, Paulus Paris, in *Revue archéologique*, an. 1874, p. 65.

Chez les Latins, avec Minerve, le symbolisme de la Chouette fut le même que chez les Grecs avec Athéna, bien qu'Ovide y ait traduit une légende tardive qui racontait la transformation pénitentielle de Nyctimène en hibou[1].

En Asie, aussi, le symbole de la Chouette fut vénéré de tous temps. Aujourd'hui encore, pour expliquer cette particularité, les Tartares Kalmoucks de Mongolie, racontent que leur grand empereur Gengis-Kan (1162-1227), poursuivi par ses ennemis, aurait été sauvé par la présence d'une chouette sur le buisson qui le cachait. Au XVII[e] siècle, l'héraldiste français Vulson de la Colombière a fait écho à cette légende qui n'explique aucunement l'origine d'une vénération bien plus ancienne que le héros tartare[2].

III. — LA CHOUETTE ET LA SAGESSE.

À l'idée de la Sagesse se joignent ici celle de la Science et celle de la Prudence : l'une est souvent une source de la sagesse et l'autre en est la conséquence. Les Grecs, qui furent des penseurs profonds, virent un emblème de ces trois idées dans l'oiseau qui connaît, la nuit, ce qui échappe à tous les autres, et qui, se sachant traqué, par eux, a le bon sens et la prudence de se tenir tout le jour caché hors de leur portée. C'est pourquoi, ils l'attachèrent à la chaste déesse de la Sagesse, Athéna, sortie du cerveau du dieu suprême, car « l'œil de la chouette brille dans les ténèbres comme la gloire du sage au milieu de la multitude imbécile », dit un vieux texte.

Ce caractère emblématique de la Chouette, dit La Colombière, « obligea Antiochus de faire graver sur ses monnaies une Chouette sur un Lion, pour dénoter par cet emblème que la force cède à la prudence[3] ».

Malgré les nombreux mauvais sens dont le symbolisme chrétien a chargé la Chouette, elle y fut cependant, au Moyen-Âge et particulièrement dans les monastères, l'hiéroglyphe de la méditation sainte[4], car que faire en une cellule, aux heures de « récollection » à moins que l'on médite ou bien que l'on y étudie. Elle y figura donc le moine, l'homme d'étude qui, durant des veilles prolongées, scrute les questions profondes des « choses de Dieu » et parvient ainsi à pénétrer mieux que les autres, les mystères dont s'enveloppe Celui dont Isaïe écrivait en son temps : *Vere tu es Deus absconditus*, *Deus Israël Salvator*, Vous êtes vraiment un Dieu caché, Dieu d'Israël, ô Sauveur[5].

Et c'est là science vraie, sagesse et bonheur, aux yeux du mystique qui repousse la sagesse profane ; « La sagesse du monde, dit la première traduction française de

---

1 Voir Ovide, *Métamorphoses*, liv. II, fabl. VIII et IX ; liv. V, fig. VIII.
2 Voir La Colombière, *La Science héroïque*, p. 372, n[o] 104.
3 La Colombière, *Op. cit*. p. 373.
4 Cf. Mgr Barbier de Montault, *Traité d'Iconogr. Chrét*. t. I, p. 208.
5 Isaïe, *Prophétie*, XLV, 15.

l'*Imitation*, est terrienne, bataille dyabolicque ennemie du saulvement, murtrière de vie, et mère de cupidité[1] ».

Dans les lamaseries et les ermitages du Thibet, la Chouette est aussi l'image du disciple qui accomplit son temps de *tsham*. Le *tsham* est une sorte de « retraite », une période de « récollection », par la séparation d'avec tout être humain, pendant laquelle l'ascète travaille mentalement à s'assurer la maîtrise de son esprit, de son « intérieur », travail qui s'opère par des exercices respiratoires, par des postures, la prière, le jeûne, la méditation. Quant aux temps et lieu, c'est affaire individuelle : le *tsham* peut être de quelques heures ou de plusieurs années, et se pratiquer soit dans une chambre silencieuse et réservée de quelque lamaserie ou d'une habitation privée, ou dans un ermitage campagnard, ruine, cabane ou caverne.

En Occident, et par opposition aux conceptions monastiques dont il est question plus haut, certains auteurs du temps de nos Capétiens directs ont fait de la Chouette l'idéogramme de l'ignorance volontaire : tel Hugues de St-Victor, par exemple[2] ; mais, cette conception est liée avec le symbolisme qui fit de cet oiseau l'image des Juifs rebelles à la lumière évangélique, ainsi que nous le verrons plus loin. On ne pardonne pas à la Chouette, ou plutôt au Hibou d'être un nocturne. C'est que, dès les premiers siècles chrétiens, le *Physiologus* avait fait à cet oiseau une bien mauvaise réputation : « *Nycticorax immundum est, et tenebras magis quam lucem* ».

Pour d'autres, tous les nocturnes sont les images des traîtres qui préparent et réalisent leurs félonies dans l'ombre ; de l'avare, qui ne dort pas la nuit par crainte des voleurs ; de la paresse, parce qu'ils ne font rien durant toute la journée, etc.[3]

Les Anciens accordaient aux œufs de la Chouette la vertu de donner, par voie de manducation, l'esprit de recueillement et de sagesse, et nous trouvons dans Pline un écho de cette croyance : Le vin pris en excès est le véhicule d'une folie qui, pour être passagère, n'en est pas moins un véritable effacement de la raison ; or, nous dit le vieux naturaliste, les œufs de la chouette, mélangés à du vin, ont la propriété de guérir les ivrognes de leur folle passion et de les rendre ainsi plus sages[4].

IV. — LA CHOUETTE EMBLÈME DE JÉSUS-CHRIST.

Malgré cette mauvaise réputation, la Chouette, souvent confondue avec le Hibou dans une même exécration eut cependant, chez nos pères, l'honneur de symboliser le Sauveur.

Eustathe, archevêque de Thessalonique, au XIIe siècle, reflétant l'opinion de son temps, n'a-t-il pas dit, en commentant Homère, que si la Chouette peut voir au

---

[1] *L'Internelle Consolation*, liv. III, XVI (XIV-XV siècle).
[2] Hugues de Saint-Victor, *Op.* chap. XXIV. — D'après Arth. Martin, *La châsse de Saint Taurin d'Evreux*, in *Mélanges archéol*. t. II, p. 20.
[3] Cf. Mgr B. de Montault, *op. cit*. t. 1, p. 130, 234, 236, 237.
[4] Cf. Pline, *Hist. Natur*. liv. XXX, 51.

sein de la plus épaisse nuit, c'est que ses yeux ont en eux une force lumineuse qui dissout pour elle les ténèbres[1]. De même, dirent les mystiques, le Christ par la vertu de sa divinité, voit tout, partout et toujours : le mystère n'existe pas pour lui ; et c'est par la vertu de cette connaissance de toutes choses sur terre et dans les cieux, que son Évangile a été pour le monde une révélation, un enseignement de principes nouveaux, inouïs : il est le maître de l'exomologèse[2], car lui seul pourrait dévoiler à tous toutes choses cachées.

Et puis, par ailleurs, les commentaires des Livres sacrés appliquèrent au Sauveur abandonné par les siens durant sa Passion, la parole de David : « Je suis devenu comme la Chouette dans les ruines, et comme l'oiseau solitaire sur un toit[3] ». D'autres ont appliqué ce même texte aux trois jours que son corps passa dans la nuit du tombeau, à cause de l'expression latine : *Factus sum nycticorax in parietinis*, ce dernier mot évoquant l'idée d'une construction en pierre en rapport avec l'idée qu'on pouvait se faire au XVIe siècle, et au loin, du tombeau de Jésus. Enfin, on y vit aussi l'emblème du Christ, abandonné, délaissé, par les âmes de ceux qu'il est venu racheter.

Toutefois, il convient de reconnaître que les *Bestiaires* du Moyen-Âge sont assez embarrassés pour comparer le Christ à l'oiseau nocturne même le moins antipathique. Voici comment un Bestiaire arménien du XIIe siècle, dont le P. Cahier a publié la traduction, s'est tiré de cette difficulté. « On dit, lit-on dans cet ancien document, que le hibou aime la nuit plus que le jour. Et Notre-Seigneur nous aima, nous qui étions dans les ténèbres et qui demeurions dans l'ombre de la mort. Il aima le peuple des Gentils plus que le peuple Juif auquel appartenait le don d'adoption et le Roi que ses prophètes avaient annoncé. Mais, on répond : Le Hibou étant impur dans la Loi, comment pouvez-vous le comparer au Christ ? Et je vous montrerai le passage de l'Apôtre où il est dit : Celui qui ne connaissait pas le péché, a pris le péché sur lui et s'est anéanti[4] ».

Le P. Cahier constate que ce symbolisme christique du Hibou, s'il est contraire à quelques auteurs occidentaux, est conforme, par contre, à plusieurs Bestiaires grecs du Moyen-Âge.

Pratiquement, il est parfois très difficile de distinguer aujourd'hui, dans l'art décoratif du Moyen-Âge, la Chouette isolée qui représente fréquemment, comme nous l'avons vu, l'homme appliqué aux études saintes, d'avec celle qui représente le Christ solitaire, délaissé des âmes humaines (Fig. V) ; souvent le milieu seul peut y aider : dans un cloître, par exemple, ou à l'extérieur d'une église, c'est d'ordinaire le studieux méditatif, surtout si le nocturne est perché sur un livre ou

---

[1] Eustathe, *Scholies*.

[2] Cemot, du grec *exomologésis*, « déclaration publique », a été appliqué par Tertullien à la confession sacramentelle (De Pœnitentia, IX), et, après lui, par Saint Grégoire de Nazianze, Saint Basile, Saint Jean Chrysostome, et autres docteurs.

[3] David, *Psaume*, CII (Vulg. 101), 7 et 8.

[4] Ch. Cahier, *Nouv. Mélanges archéol*. an. 1874, p. 122.

sur un parchemin roulé ; dans une église, ce peut être le Christ, s'il n'est pas représenté du côté de l'épître nous verrons pourquoi plus loin — ; mais, quand l'oiseau porte sur la poitrine ou sur la tête une petite croix[1], il figure certainement le Sauveur, à quelque endroit qu'il soit représenté.



Fig. V. — La Chouette emblématique.
Sculpture intérieure de l'église du Bouchet (Vienne), XIIe siècle.

Faut-il rapprocher de cette façon de marquer la Chouette d'une croix, l'usage, extrêmement ancien sans doute, qui faisait et fait encore dans certaines campagnes françaises, crucifier des chouettes sur les portes des maisons, des étables, des granges, afin d'en éloigner les esprits maudits et les mauvais sorts ? (Anjou, Touraine, Poitou, et sans doute en beaucoup d'autres contrées).

V. — LE HIBOU, IMAGE DU PEUPLE JUIF.

Voilà bien le sens symbolique le plus connu qu'ait eu jadis le Nycticorax, qui l'oppose lui, oiseau des ténèbres, au Christ, soleil divin. Un Bestiaire du XIIIe siècle l'exprime ainsi :

« Du nicticorax a li pople des luis la samblance, qui ils déboutèrent Nostre Segnor quand il vint pour els sauver. Lors distrent li luis : nos n'avons nul roi fors César ; cestui ne savons qu'il est. Et pour ce amèrent-ils plus ténèbres que ior. Dont s'entorma nostre Sires à nos Gens et nos enlumina, qu'estions en ténèbres, et en la région de

Du hibou le peuple Juif est la ressemblance lorsqu'ils méconnurent Notre Seigneur quand il vint pour eux sauver. Lors dirent les Juifs : nous n'avons d'autre roi que César; celui-ci nous ne savons qui il est. Et en cela aimèrent plus les ténèbres que le jour. C'est pourquoi Notre Seigneur se tourna vers nous, Gentils, et nous illumina, nous

[1] Cf. Abbé J. Corblet, *Vocabulaire des symboles,* in *Rev. de l'Art chrétien,* t. XVI, p. 461.

mort fu née lumière[1] ».

qui étions en ténèbres ; et ainsi dans la région de mort naquit la lumière.

Le Bestiaire Divin, de Guillaume de Normandie, expose sensiblement la même thèse[2].

On poussa plus loin l'allégorie : De même, dit-on, alors, que le hibou est l'objet de la détestation des oiseaux diurnes, les Juifs aussi, depuis leur déicide, ont toujours connu la répulsion des autres peuples de la terre. Dans les cathédrales du Mans et de Poitiers, dans les églises d'Avesnières-en-Laval, d'Aiguesvives et autres, des chapiteaux sculptés à l'époque romane nous montrent l'oiseau nocturne entouré de diurnes hostiles qui le houspillent[3] (Fig. VI).



Fig. VI. — La Chouette et les oiseaux diurnes.
Chapiteau de la Cathédrale du Mans, XIIe s.

Un vieux chant latin du Moyen-Âge nous dit la raison de cette aversion dont les Juifs, qu'il appelle nocturnes, sont l'objet :

« *Christus a noctuis datur supplicio*[4] ». Le Christ a été supplicié par les nocturnes.

À Strasbourg, à Sigolsheim (Haut-Rhin), des chapiteaux romans représentent réunis en parallèle le Hibou et le Juif, ce dernier reconnaissable à la coiffure qu'on lui imposait alors[1].

[1] Voir Tullensis, *Intermédiaire des Chercheurs et curieux*, n° 1668, an. 1927, p. 612.
[2] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire Divin*, VII (De Nicorace), trad. Hippeau, p. 211.
[3] Cf. Émile Mâle, *L'art religieux en France au XII° siècle*, p. 333.
[4] Cf. Hippeau, *Le Bestiaire divin de Guillaume de Normandie (Comment.)*, p. 57, éd. du Mesnil, *Poésies latines antérieures au XIIe siècle*, p. 191.

C’est tout à la fois le Juif et le Hibou qu’il faut reconnaître dans cet étrange oiseau à face humaine que tracassent des oisillons diurnes sur une peinture du British Muséum[2] (Fig. VII).



Fig. VII. — Le juif hibou, image peinte du British Museum.
D’après Harley, n° 4751. — Cf. C. Cahier *op. cit.*

Terminons en faisant remarquer que, dans la décoration des églises bien orientées, les représentations du hibou sont le plus souvent du côté du midi où se lit l’épitre et les « leçons » tirées de l’Ancien Testament qui sont de littérature hébraïque, alors que la liturgie catholique veut qu’aux offices solennels le diacre, accompagné de deux clercs portant des cierges allumés, les céroféraires, se tourne franchement vers le nord pour psalmodier l’Évangile. Les vieux interprètes, dit le P. Cahier s’accordent à voir en ce symbolisme liturgique, l’image du Christ qui a délaissé les Juifs pour porter la lumière évangélique et vivifiante aux peuples assis, selon l’antique expression, « dans l’ombre de la mort ».

VI. — LE HIBOU EMBLÈME DE SATAN.

Il était tout naturel que, dans le symbolisme populaire, notamment, Satan, « le prince des ténèbres », fut représenté par l’oiseau de nuit. Il en fut de même dans tous les domaines relevant des « sciences maudites » : magie, démonomanie, sorcellerie, etc.

Ce fut surtout à l’orfraie jaune, dont le cri est particulièrement sinistre, que cette signification peu flatteuse s’est attachée : Dans le peuple, on l’appelle l’*effraie*, la *fraie*, la *fresaïe*, dénominations dont l’origine est peut-être dans son nom grec *fréné* ?… Guillaume le Normand, qui écrivait au temps de saint Louis, dit que l’orfraie est :

[1] Voir Tullensis, *loc. cit.*
[2] D’après Cahier, *Nouv. Mél. Archéol.* 1874, p. 142.

« Un oisel de mauvaise estrace,

Fresaie a non en dreit romanz[1] ».

C’est bien l’« oisel dyabolique » que nous voyons sur les antiques amulettes, qui en font l’incarnation des mauvais esprits.

J’ai déjà cité cette amulette de nos premiers siècles chrétiens, peut-être gnostique d’origine, où l’on voit l’orfraie avec le mot *Dominus* et sept étoiles ; une inscription de l’avers et du revers précise qu’il s’agit, non du Seigneur du ciel mais du Maître de l’Enfer, car nous y lisons textuellement : « *Bicit te, leo de tribu Iuda radis David. Jesu XP pistus ligavit te bratius Dei et sigillus Salomonis, abis notturna non babas anima pura, et super quis vis sis* (sic) ; ce qui doit être traduit : « Il t’a vaincu, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, Jésus-Christ le bras de Dieu, t’a lié, et aussi le sceau de Salomon. Oiseau nocturne, puisses-tu ne jamais arriver jusqu’à l’âme pure, ni dominer sur elle, qui que tu sois[2] ». — Le P. Delattre et M. Héron de Villefosse ont fait connaître une autre amulette de même genre trouvée à Carthage ; elle doit être de même date. C’est un petit médaillon orbiculaire en bronze où l’on voit l’orfraie entourée de six étoiles avec une inscription incompréhensible qui commence aussi par ces mots : *Bicit + te Leo de tribu Juda*[3]…

Je ne saurais faire ici état du rôle des oiseaux noc- turnes sur de très nombreuses gravures du XVIe siècle et des deux siècles suivants, et qui ont trait aux pratiques du démonisme ou à des scènes s’y rattachant : je serais entraîné trop loin ; il suffit d’indiquer ici cette source à ceux qui auraient besoin de s’y reporter.

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.



[1] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire divin*, VII, De Nicorace, trad. Hippeau, p. 210.
[2] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. archéol. Chrét*. t. III, vol. I, col. 1467.
[3] Voir Héron de Villefosse et Delattre, in *Revue archéol*. an. 1914, p. 465.